

jour son hommage de fidélité. Eh bien, cette lettre, que je fis passer au légat de Bologne, a eu plus de crédit que toutes les pièces diplomatiques, et l'on a délivré en moi non le général ou l'amiral anglais, mais le neveu de la plus royaliste des tantes.

—Ah ! Charles, vous revenez bien flatteur de votre voyage ; mais je suis trop heureuse de vous croire, que vous soyez sincère ou non dans votre reconnaissance. Allons, venez premièrement saluer votre libérateur dans sa cage, et puis nous réglerons le petit compte qui, pour la première fois de votre vie peut-être, vous force de rendre justice à mon favori.

De toutes les manières, le comte de Peterborough savait bien qu'il n'aurait pas échappé au plaisir problématique d'entendre le précieux oiseau : il suivit donc sa tante avec la satisfaction de l'avoir mise de bonne humeur, et bien persuadé qu'elle remplacerait par une bourse bien garnie les cinq guinées jetées tout-à-l'heure à la populace de Londres. Le comte avait souvent besoin de rendre lady Judith indulgente pour ses folles dépenses, et il n'était pas embarrassé pour intéresser sa générosité par quelque bonne histoire ; mais cette fois il sortait réellement du château d'Urbain, où il avait été enfermé par suite d'une dénonciation faite à la police romaine. Lady Judith dédommagea donc, sans trop compter, ce martyr de la sécurité du prétendant.

II.

Quelque affection qu'eût lord Peterborough pour lady Judith Carey, la bonne douairière n'eût peut-être pas reçu sa première visite, sans la pénurie de ses finances, qui lui défendait de se présenter partout ailleurs honorablement. Il avait au cœur un sentiment plus tendre, plus exclusif, plus tyrannique que celui qu'on éprouve pour la meilleure des tantes ; il y avait pour lui, à Londres, une voix plus ravissante que celle du merveilleux serin. Lord Peterborough était amoureux de la célèbre chanteuse Anastasie Robinson. Il s'en croyait aimé ; il l'était même réellement, et son orgueil seul résistait encore au désir de lui donner son nom par un mariage public. Quand revenait quelquefois entre elle et lui cette question sérieuse du lien légitime, il se rejetait sur les préjugés de sa tante, qui, selon le comte, déshériterait un neveu assez peu jaloux de son rang pour le faire partager à une femme de théâtre. En dédommagement de ce refus continu de légitimer leur liaison intime, lord Peterborough accablait sa maîtresse de présents ; il ne savait résister à aucun de ses caprices, et, bien plus, il se plaisait à les faire naître uniquement pour prouver qu'il les avait souvent prévus. Anastasie devinait bien le motif de tant de complaisances, et si elle

feignait quelquefois d'être un peu difficile à contenter, c'était uniquement pour fatiguer la libéralité galante du comte, et l'amener à convenir qu'il lui en coûterait cent fois moins de l'avoir pour femme légitime toute sa vie qu'une seule année pour maîtresse. L'héritage de la tante risquait donc d'être dévoré par anticipation ; mais rien n'était trop magnifique et trop cher aux yeux du comte pour Anastasie ; aucune de ces fantaisies ne lui semblait extravagante, tant qu'elle n'était pas impossible à satisfaire.

Un jour mylord Peterborough trouva Anastasie rêveuse, et, à sa petite moue, à son demi-sourire, il comprit qu'elle avait quelque requête à lui adresser. La duchesse de Northumberland s'était montrée la veille à Hyde-Park dans le plus délicieux équipage attelé de deux charmants poneys. Anastasie, qui l'avait long temps suivie des yeux, s'était récriée sur la forme disgracieuse de sa propre voiture et sur le trot lourd de ses deux grands chevaux allemands.—Elle ne sait pas, se disait à part lui le comte, que le carrossier et le maquignon de la duchesse n'attendent plus que mes derniers ordres, et qu'en un quart d'heure nous pouvons aller à notre tour à Hyde-Park, exciter l'envie de toutes les lady's à la mode.

Hélas ! le pauvre comte était bien loin de deviner le désir qu'exprimaient la rêverie d'Anastasie, sa petite moue et son demi-sourire. Après bien des circonlocutions et des détours oratoires, elle lui déclara qu'elle serait la plus malheureuse des femmes, qu'elle ne chanterait plus une note au théâtre ni chez elle, qu'elle languirait, qu'elle tomberait malade, qu'elle se laisserait mourir, si elle n'obtenait pas la possession du serin de lady Judith Carey !

Le serin de lady Judith ! Le comte Peterborough eût autant aimé qu'Anastasie lui demandât le *phénix* de la mythologie grecque, le *roc* des *Mille et une Nuits*, le *Poiseau bleu* des contes de fées, la *simorgue* et tout autre oiseau de la création des poètes ou du monde anté-diluvien. Le serin de lady Judith ! Mais comment l'obtenir de sa tante ? Impossible ! Jamais princesse du temps des romans de chevalerie n'avait mis à pareille épreuve son aventureux chevalier. Evidemment Anastasie voulait lui faire perdre la raison, ou peut-être plaisait-elle ? Mais non : la demande était sérieuse, Anastasie le lui démontra, et plutôt que de renoncer à sa maîtresse, mylord Peterborough lui promit qu'elle aurait le serin. Par quels moyens ? il ne le savait pas encore lui-même, et il le promit avec l'arrière-pensée du désespoir.—Si je ne puis tenir ma promesse, se disait-il, eh bien ! je me tuerai, ou plutôt j'irai me faire tuer !—Car mylord, tout excentrique qu'il était, à la fois marin et soldat, n'avait pas besoin du suicide pour abrégier ses jours ; sans compter